



HAL
open science

1848, révolution majeure: littérature, images et politique

Jérôme Lamy

► **To cite this version:**

Jérôme Lamy. 1848, révolution majeure: littérature, images et politique. Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique, 2020, 146, pp.123-144. 10.4000/chrhc.14797 . hal-02984335

HAL Id: hal-02984335

<https://univ-tlse2.hal.science/hal-02984335>

Submitted on 30 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

1848, révolution majeure

Littérature, images et politique¹

Jérôme Lamy

CNRS – CERTOP (UMR 5044) – Université Toulouse Jean-Jaurès

La révolution de 1848 fait l'objet d'un renouvellement historiographique important. Si la dualité de l'évènement (février et l'affirmation d'une politique émancipatrice ; juin et la reprise en main autoritaire de la République par la bourgeoisie) ne cesse de nourrir les problématiques, des formes inédites de questionnement rappellent l'importance historique d'une insurrection qui a fait surgir des possibles politiques encore incandescents. L'article analyse donc les apports des ouvrages de Dolf Oehler (*Juin 1848 : Le spleen contre l'oubli. Baudelaire, Flaubert, Heine, Herzen, Marx*), d'Olivier Ihl (*Une histoire de la représentation. Louis Marie Bosredon et le Paris de 1848*) et de Samuel Hayat (*Quand la République était révolutionnaire : citoyenneté et représentation en 1848*). D. Oehler repère, dans la littérature post-1848, toutes les traces d'un refoulement de l'évènement : quelque chose d'une culpabilité tue remonte à la surface des textes et dit l'abandon du peuple. O. Ihl interroge, à travers la figure du caricaturiste Louis Marie Bosredon, la place des arts graphiques dans le double mouvement d'une industrialisation de l'image et d'une espérance politique émancipatrice. La possibilité d'une reproduction infinie des représentations croise l'idéal d'universalité. Enfin, S. Hayat, en retraçant les prises de position sur la notion de République, de février à juin 1848, met au jour une fracture encore vive entre la République bourgeoise – finalement consacrée – et la République démocratique et sociale – encore disponible pour les luttes.

Mots clés : 1848, révolution, littérature, images, politique

The revolution of 1848 is the subject of an important historiographical renewal. If the duality of the event (February and the affirmation of an emancipatory policy; June and the authoritarian takeover of the Republic by the bourgeoisie) continues to feed the problems, new forms of questioning remind us of the historical importance of an insurrection that gave rise to political possibilities that are still incandescent. The article therefore analyzes the contributions of Dolf Oehler's works (*Juin 1848 Le spleen contre l'oubli. Baudelaire, Flaubert, Heine, Herzen, Marx*), Olivier Ihl (*Une histoire de la représentation. Louis Marie Bosredon et le Paris de 1848*) and Samuel Hayat (*1848 Quand la République était révolutionnaire*). In post-1848 literature, Dolf Oehler finds all the traces of a repression of the event: something of a silent guilt rises to the surface of the texts and says the abandonment of the people. Through the figure of the cartoonist Louis Marie Bosredon, Olivier Ihl questions the place of the graphic arts in the double movement of an industrialization of the image and an emancipatory political hope. The possibility of an infinite reproduction of representations crosses the ideal of universality. Finally, Samuel Hayat, in retracing the positions taken on the notion of the Republic from February to June 1848, reveals a still sharp divide between the bourgeois Republic - finally consecrated - and the Democratic and Social Republic - still available for struggles.

Keywords : 1848, revolution, literature, images, policy

« La révolution de Février fut la *belle* révolution, la révolution de la sympathie généralisée, parce que les antagonismes qui y éclatèrent contre la royauté sommeillaient paisiblement côte à côte, à l'état embryonnaire, parce que le combat social qui en constituait l'arrière-plan n'avait atteint qu'une existence impalpable, l'existence des mots et des phrases. La *révolution de Juin*, c'est la révolution *hideuse*, la révolution répugnante, parce que les phrases ont fait place à la réalité, parce que la République a mis à nu la tête du monstre lui-même en lui arrachant la couronne qui la protégeait et la cachait »

Karl Marx, *Les luttes des classes en France*.

La Révolution de 1848 fait l'objet d'une série de publications qui donne à voir non seulement la fécondité politique de l'évènement, mais également un renouvellement profond des manières d'en envisager les implications historiques. Je propose dans cette note d'évoquer deux ouvrages récents et une réédition, afin de prendre la mesure des inflexions historiographiques qui accompagnent la relecture de la Révolution de 1848.

Il y a quelques années, dans leur ouvrage de synthèse *1848 : la révolution oubliée*, Maurizio Gribaudi et Michèle Riot-Sarcey concluaient leur propos sur l'« effacement de la "République sociale" »². Juin avait marqué non seulement la défaite politique du camp révolutionnaire, mais l'évènement avait emporté, dans son sanglant épilogue, la mémoire même d'une utopie sociale presque advenue. M. Gribaudi et M. Riot-Sarcey prenaient l'exemple du « démantèlement systématique à Paris, par le préfet de la Seine George-Eugène Haussmann (...), de tous les lieux d'enracinement de cette culture politique » pour illustrer « le processus d'effacement »³ à l'œuvre. Les trois ouvrages que je vais évoquer dans cette note – *Juin 1848 : le spleen et l'oubli* de Dolf Oehler, *Une histoire de la représentation. Louis Marie Bosredon et le Paris de 1848* d'Olivier Ihl et *Quand la République était révolutionnaire : citoyenneté et représentation en 1848* de Samuel Hayat – tendent à relativiser l'idée d'une mémoire révolutionnaire effacée, dissoute dans les remugles réactionnaires du second Empire. Au contraire, ces livres ont en commun de pointer l'avènement, avec la révolution de 1848, de représentations (littéraires, artistiques et politiques) qui ont durablement marqué le corps social. Si des processus d'oubli ou de refoulement ont bien été à l'œuvre, les évènements de Février 1848 (mais aussi ceux de Juin) ont construit des points d'ancrage relativement stables pour penser la République sociale et démocratique.

J'examinerai d'abord l'ouvrage de D. Oehler, paru initialement en 1996, mais réédité dans une version augmentée en 2017 par les éditions « La Fabrique ». Se concentrant sur les formes sublimées du refoulé de juin 1848, D. Oehler propose une généalogie des traces littéraires de l'évènement. Je m'intéresserai ensuite au livre d'O. Ihl, édité par le « Croquant ». Il s'agit là d'examiner ce qui se joue dans la profusion d'innovations techniques visant à multiplier les représentations graphiques. Entre les images et l'évènement, une surface d'expression politique s'est ouverte grâce à la révolution de 1848. Enfin, je reviendrai sur la thèse forte défendue par S. Hayat dans son ouvrage. L'enjeu est ici de comprendre comment la possibilité d'une République sociale et démocratique s'est inscrite dans l'épaisseur des représentations politiques disponibles.

Ces trois livres entendent donc faire de 1848 un évènement ouvert, chargé des espérances lourdes de Février comme des déceptions sanglantes de Juin. Ici, c'est toute la difficulté du travail historique qui affleure : comment capter les points de capiton d'un travail politique qui a façonné des représentations sociales, publiques et artistiques, mais dont l'essentiel a été occulté par le régime réactionnaire de Napoléon III ? Il faut donc se montrer attentif aux mouvements mnésiques, aux inflexions les plus diverses, aux indices les plus minces, qui témoignent d'une sédimentation profonde de l'espérance révolutionnaire.

La révolution de 1848 a fait l'objet, depuis les années 1970, d'importants remaniements historiographiques. L'œuvre de Maurice Agulhon, en particulier, a posé les bases d'une enquête historique qui resitue l'expérience de 1848 dans des formes d'apprentissages politiques renouvelées⁴. Entre épreuve romantique et récapitulation des possibles, la brèche révolutionnaire en février 1848 offrait un point de vue sur les sédimentations des configurations sociales et politiques⁵. Par la suite, les travaux de Michèle Riot-Sarcey ont densifié l'histoire des représentations utopiques qui ont nourri 1848, mais dont Juin a fait le deuil⁶. Peu à peu, les historien.ne.s ont « élargi » l'évènement : Jean-Claude Caron⁷, Sylvie Aprile, Raymond Huard, Pierre Lévêque, Jean-Yves Mollier⁸ ont prêté attention aux mouvements européens de l'année 1848, ce « printemps des peuples » qui étendait à l'échelle d'un continent l'idéal révolutionnaire. Parallèlement, des approches moins historiennes et plus théoriques – comme celle de Pierre Rosanvallon⁹ – ont tenté de réinscrire 1848 dans un processus politique de constitution d'un peuple-électeur. Cette dernière problématique a été convaincante d'un point de vue historiographique : le parti-pris d'une histoire des idées séparée des mouvements sociaux et politiques ainsi que les intentions proprement politiques de l'auteur (*i.e.* la défense d'une République du centre) ont été rapidement démonétisés. L'histoire littéraire de 1848 a ouvert la voie à des analyses combinant les ressources éditoriales (comme les feuillets dans les journaux¹⁰) et la production de représentations cristallisant les points de vue politique¹¹.

Les travaux que je présente dans cet article déplacent, une nouvelle fois, l'angle d'attaque : il s'agit de considérer 1848 dans l'épaisseur quasi-anthropologique de son surgissement. Entre la cristallisation littéraire de l'évènement 1848 (D. Oehler), l'histoire politique de la circulation des images (O. Ihl), et l'étude des dispositifs concrets de représentations et gouvernement (S. Hayat), les ouvrages explorés invitent à une relecture attentive d'une césure historique capitale. D'une certaine façon, 1848 constitue une triple révolution : d'abord l'inscription littéraire de l'évènement signale sa pénétration profonde dans l'ordre des références disponibles, ensuite l'articulation de l'art industrielle, de la technologie et du désir démocratique produit une modernité perceptible par le plus grand nombre, enfin, l'échec du mouvement populaire est aussi la capitalisation d'une expérience politique radicalement novatrice. Ce sont ces trois fils – qui tissent une histoire des représentations du moment révolutionnaire – que je propose de dérouler.

1- Juin 1848, le souvenir et l'oubli

La réédition de l'ouvrage de D. Oehler constitue une étude approfondie des représentations littéraires de la révolution de 1848. L'historien de la littérature, assure que « [r]arement politique et littérature ont été plus intimement liées que pendant la révolution de 1848 »¹². Bien sûr la place singulière de Lamartine dans l'évènement (« porte-parole », mais aussi contempteur de l'élan révolutionnaire), ainsi que le fait « qu'à l'Assemblée nationale comme au Parlement de l'église à Francfort, les littérateurs étaient surreprésentés » ont nimbé la

révolution de 1848 d'un halo de textes et de « belles phrases »¹³. Précisément, c'est au cœur même de la matière littéraire qu'une césure est apparue : « (...) l'innovation essentielle de la modernité littéraire après 1848 consiste (...) dans la distance prise avec le langage du siècle »¹⁴. La littérature creuse un écart, se sépare de son époque, dans un mouvement de « dépolitisation forcée (...) après 1850 »¹⁵. Mais c'est ici que l'évènement irréductible des massacres de Juin 1848 imbibe en profondeur le matériau littéraire. Les écrivains qu'évoquent D. Oehler dans son ouvrage ont en commun de reconnaître dans le « souvenir de Juin 1848 (...) un crime collectif dans lequel, quel que soit [leur] degré de rupture avec [leur] classe, il[s] aurai[ent] malgré tout une part de culpabilité »¹⁶.

Dans la « sémantique de Juin 1848 »¹⁷, des thématiques émergent, qui organisent une certaine vision du monde. Ainsi, les images de bestialité viennent émailler aussi bien les représentations du peuple chez « Mérimée, Musset ou Berlioz »¹⁸, que la rage contre la bourgeoisie du poème de Baudelaire *Abel et Caïn*¹⁹. Le thème de l'onirisme traverse également la matière littéraire et organise des grandes lignes d'oppositions politiques : « la dérision qui porte sur les rêveurs, les enthousiastes, les visionnaires, vient de la droite »²⁰, même si certains penseurs de gauche (Proudhon, Marx, Herzen) prennent leurs distances avec la part de songes qui nourrissaient les révolutionnaires. À proximité de la bestialité, « la nature est un thème en marge des textes de Juin, et c'est souvent l'expression de la misanthropie de leurs auteurs »²¹. Les textes évoquent des échos contradictoires entre l'ordre de la nature et le temps politique : « [n]ombre de textes de Juin évoquent le contraste tranchant entre la nature riante, estivale et l'évènement terrible de Paris »²². C'est bien autour des dualités que la littérature post-1848 déploie ses interrogations. Ainsi, l'articulation entre la « [f]in du vieux monde » et la « nouvelle naissance »²³ constitue une ambiguïté poétique : « les auteurs ne savaient pas toujours très bien eux-mêmes s'ils devaient redouter la fin du monde ou y aspirer (...) »²⁴.

Référence saturée de tensions politiques, « [l]a république fut l'un des mots magiques de la révolution de 1848 »²⁵. D. Oehler l'assure : « Juin c'est le réveil terrible, et l'hébétude de George Sand (...) »²⁶. L'opposition se structure entre « la *république honnête*, dite honnête avec conviction par ses adeptes, avec dérision par ses adversaires et la *république démocratique et sociale* (...) »²⁷. Les affrontements politiques se disent crument et dessine un paysage clivé, à partir duquel les points de vue littéraires s'expriment.

De façon très convaincante, D. Oehler évoque la question de la mémoire. Une nouvelle fois, entre l'exigence d'un travail mnésique et les conditions de l'oubli, c'est la politisation de l'écriture qui est en jeu. Ainsi, « [l']amnésie » comme « la revendication primordiale de l'après-Juin (...) » reste l'apanage de la « gauche non engagée dans la lutte des classes (...) »²⁸. Quelque chose se joue dans la mémoire de l'évènement qui dit l'impossibilité de faire disparaître les oppositions ouvertes. Et c'est autour de son « refoulement » – « thème implicite et parfois explicite de la littérature de Juin » – que la possibilité (ou non) de dire ce qui a été devient un enjeu. Chez Flaubert, « la soirée chez les Dambreuse, au cours de laquelle (...) il n'y a plus que plaisanteries sur le passé proche »²⁹ est symptomatique de ce reflux de la mémoire. Un embarras parcourt la littérature, qui éclipse la sanglante répression :

Hugo ne dit nulle part s'il a été témoin des massacres. De nombreux contemporains y font allusion, le plus souvent gênés. Paul de Molène, par exemple, étrangement, se souvent à peine de ce qu'il a vu, mais nettement de ce qu'il a entendu, de ce que ses « braves petits gardes mobiles » lui criait dans le feu de la bataille, à lui, l'un de leurs capitaines : « Si vous l'aviez vu, mon capitaine, il était pâle comme un linge, et ses

cheveux se sont mis tout debout ; il nous disait : ne me tuez pas. Le caporal lui a donné un coup de baïonnette. Il ne fera plus de barricades à présent. Que de fait j'ai entendu de semblables phrases ! Quelques-uns de nos prisonniers, le visage en sang, les mains noircies, conservaient avec orgueil leur attitude et ressemblaient aux démons de l'émeute³⁰.

La mémoire de l'évènement est un enjeu politique ; en particulier « [l]a résolution de ne pas oublier de se souvenir, dans la perspective de prendre plus tard sa revanche, caractérise la littérature de ceux qui se mettent avec combativité au service du prolétariat »³¹. Mais là encore, l'ambivalence domine : l'idéal d'un « souvenir de Juin » qui parviendrait à « éclairer le prolétariat pour des générations » est mis en pièce par « le manque de lucidité » des « ouvriers » qui sont encore « dupes des mystificateurs politiques »³².

Dans un chapitre particulièrement réussi sur « l'herméneutique révolutionnaire » propre à Marx³³, D. Oehler insiste sur le rôle de la caricature dans ses écrits sur l'avènement de la deuxième République. Il note toutefois que « les journées de Juin se prêtent moins à la parodie et à la caricature », d'abord parce « qu'elles sont inouïes, tant pour ce qui est du soulèvement que de la répression », ensuite parce « qu'elles sont au-delà de tout comique (...) »³⁴. Le massacre de 1848 ne prête pas à rire ; la satire ne vise que la petite bourgeoisie des propriétaires³⁵.

Du point de vue littéraire, Juin 1848 offre des possibles et impose des interdis. Le voile d'amnésie que les écrivains tentent de rabattre sur les évènements est troué par les fulgurances irrépressibles de la mémoire prolétarienne. D. Oehler explore donc les signes d'« un traumatisme refoulé du XIX^e siècle »³⁶. Ses points d'appuis sont nombreux, je n'en saisis que quelques-uns qui donnent à voir ce processus d'entrave mémorielle qui travaille la littérature. Le cas d'Alexandre Herzen est particulièrement intéressant. L'auteur russe se trouvait à Paris avec sa famille au moment de la révolution de 1848 ; « [t]out ce que Herzen écrit après juin 1848 se trouve sous l'impression directe ou indirecte de ce qu'il vécut en Juin (...) »³⁷. Il ne parvient pas à « traduire ce qui l'a atteint passionnément en une théorie quelque peu cohérente ou en directives pour l'action politique »³⁸. Oehler relève que « cette impuissance, cette obsession par les images et les émotions de cette époque (...) confèrent un pathétique incomparable aux textes de Herzen datant de 1848 (...) »³⁹. Son ouvrage *Un drame de famille* tresse « les malheurs politiques et érotiques [qui] se déroule dans la vie de Herzen selon un parallélisme ahurissant. Mais ici le rapport entre la vie l'histoire se complique du fait que Herzen n'est pas seulement le héros de son "drame" ou de son roman il en est aussi l'auteur (...) »⁴⁰. L'épaisseur littéraire est nourrie des événements personnels (de « fortes tensions »⁴¹ avec son épouse) et des trajectoires politiques : ici « [l]a critique, aussi impitoyable que persistante, qu'il fait des vainqueurs de Juin atteint in sommet quand il règle ses comptes avec ceux qu'il appelle tantôt les *libéraux*, tantôt les *romantiques* (...) »⁴². Cependant, sa solidarité avec la classe prolétarienne s'arrête au seuil du « mouvement révolutionnaire » : Herzen « prêche le socialisme, et même le socialisme révolutionnaire, mais il tient à rester un combattant solitaire qui mène "de son propre chef" et à son propre compte sa guerre purement idéelle de destruction, contre les forces du vieux monde qui triomphent dans les faits »⁴³. En tissant sa déception conjugale avec la défaite de Juin, Herzen délivre une leçon politique sur le pathétique ; « l'échec de son couple lui est pénible à double titre : il menace de le disqualifier aussi bien en tant qu'homme qu'en tant que révolutionnaire »⁴⁴. Les tensions personnelles et les affects politiques se nouent, se croisent, se complètent aussi. Le

refoulé est également le résultat de la façon intime dont les écrivains ont vécu les événements, dont ils ont approché le feu révolutionnaire.

Ce que D. Oehler ne cesse de pister dans cette littérature de 1848, ce sont les traces d'une temporalité en train de sédimenter des représentations contrastées. Les écrits réfractent les passions, les faits, les émotions et les gestes. Le tragique de Juin n'est qu'un pli dans cette immense concaténation de la chronologie. Sa place est d'autant plus ambiguë que la défaite et le sang lui sont consubstantiels. Heinrich Heine illustre cette labilité du temps révolutionnaire. Le poète se montre « en faveur du communisme », mais uniquement « aussi longtemps que celui-ci apparaît comme l'enfer où le vieux monde va brûler »⁴⁵.

Baudelaire offre un matériau littéraire particulièrement fécond pour comprendre comment s'est opéré le refoulement de Juin 1848 ; l'écriture est ici un moyen de sublimer et d'euphémiser l'évènement. D. Oehler se met en quête de « l'enceinte stratégique de la construction poétique » des *Fleurs du mal*, c'est-à-dire « l'ensemble des textes qui préparent le lecteur à lire les poèmes de Baudelaire »⁴⁶. Cette strate de textes comprend « deux stades (...) : celui des indications prophylactiques à l'adresse du lecteur et celui des apologétiques »⁴⁷. Ainsi, l'intitulé du recueil, *Les Fleurs du mal* pour « agressif qu'il soit (...) ne dénonce personne. Et malgré ce côté tapageur, il garde un halo de mystère »⁴⁸. Le matériel préfacier du volume tente de marquer un écart avec l'actualité ; il s'agit de disjoindre le poétique du politique, de laisser à la littérature étrangère au présent. Mais ce faisant, « en renonçant à dater le mal, le poète devient le phénoménologue et l'analyste de la modernité pour lequel il fut, avec bien du retard, connu et reconnu »⁴⁹. Si bien que dans les poèmes des *Fleurs du mal*, « [l]a mélancolie du flâneur solitaire fait flamboyer des visions d'un Paris insurrectionnel au milieu de l'éclat et des ténèbres du second Empire, visions qui congédient la naïveté des quarante-huitards et qui constituent une nouvelle forme de correction poétique du monde moderne »⁵⁰.

L'étude du poème de Baudelaire, *Le Cygne*, révèle l'état du monde social après 1848 : le cygne affronte « l'aigle impérial » et les « millions de pauvres gisent dans la poussière ». La « défaite » devient l'« école de la souffrance »⁵¹. Et, « à la fin de cette élégie héroïque, le cercle magique du souvenir vient circonscrire la façade du nouveau Paris »⁵². C'est à la fois la mémoire de Juin, et les conséquences de la débâcle sanglante qui donnent au poème sa force historique. Il s'agit de produire une littérature d'alerte, capable de revivifier la douleur des épreuves passées, mais aussi de dire les conséquences politiques (*i.e.* l'avènement du second Empire) de l'écrasement violent de Juin 1848.

Je ne me suis concentré, ici, que sur quelques exemples soigneusement étudiés par D. Oehler. Mais ses analyses de Castille, de Toussenel ou de Flaubert épaississent encore la problématique d'un refoulement des événements tragiques de la révolution de 1848⁵³. La poésie du malaise qui s'épanche dans les années 1850 traduit à la fois l'occultation d'un carnage, la crainte d'une idéalisation rétrospective de l'insurrection et l'enfouissement temporel à l'œuvre. L'ordre politique réactionnaire qui s'impose avec Napoléon III instaure un écart encore plus grand avec les possibles ouverts entre la fin de l'hiver et le printemps 1848. La littérature – embarrassée d'un échec – laisse remonter à sa surface les signes cryptiques d'une conscience tourmentée par l'abandon du peuple en lutte.

2- Les images de la République

L'ouvrage d'O. Ihl, historien et politiste, *Une histoire de la représentation*, s'inscrit dans un triptyque que l'auteur a consacré aux images dans la première moitié du XIX^e siècle⁵⁴. Nourri d'archives nombreuses, il permet non seulement de ramener à la surface du temps l'univers des artistes de la première moitié du XIX^e siècle, mais il offre surtout une vue transversale sur les transformations des représentations qui s'articulent aux mutations politiques.

L'enjeu est ici de saisir comment les nouvelles technologies de production des images participent à la représentation (du) politique. O. Ihl s'intéresse au parcours – relativement obscur – de Louis Marie Bosredon, graveur et caricaturiste qui incarne « une aspiration collective (...). Celle de se hisser jusqu'à la maîtrise d'un métier qui est aussi un art »⁵⁵. L'ouvrage explore soigneusement le Paris des « caricaturistes » qui « peuplaient les bas-fonds de la peinture romantique. Dessinant pour survivre, la plupart n'eurent de cesse d'attaquer l'infortune et l'humiliation »⁵⁶. Né en 1815, mort en 1881, Bosredon est « un transfuge social »⁵⁷, qui après un « passage (...) par les Beaux-Arts » s'est construit en « opposition au monde académique »⁵⁸. Il commence par se faire connaître dans les années 1830 : « [s]es premiers travaux sont appréciés. Il a accès au marché des reproductions de tableaux »⁵⁹. Ses travaux plus explicitement politiques lui font approcher « les milieux socialistes »⁶⁰. 1848 ouvre des possibles professionnelles et imaginaires : « [l]ibérée de toute censure, la caricature va s'engouffrer dans la politique »⁶¹. Il s'agit surtout de relever un défi : « comment montrer la guerre civile ? »⁶². Après les massacres, la réaction impose de « renonc[er] à la caricature politique », pour finalement tendre vers « la photographie » ; Bosredon « ne retrouva une certaine stabilité matérielle qu'en devenant marchand de “curiosités” »⁶³. Son travail s'enfonce ensuite dans « l'anonymat »⁶⁴.

La révolution de 1848 est une révolution des images. Pour Bosredon, ses caricatures, « désacralisent l'image traditionnelle du monarque », non « pas seulement parce qu'elles prétendent dévoiler le motif caché de cette effigie, la duplicité du roi ou sa cupidité, synonyme de petitesse morale », mais également parce qu'« [e]lles récusent les principes mêmes de ce type de majesté »⁶⁵. C'est ainsi que la caricature intitulée « *Hélas, ne peut pouvoir y toucher* » montre « le roi agenouillé, les moins jointes [qui] supplie trois personnages – la république, un jeune garçon et un ouvrier porteur de baïonnette – de lui redonner ses sacs empilés sur une table »⁶⁶. Catholique, Bosredon défend aussi une « christologie révolutionnaire »⁶⁷. Notamment dans *Le peuple aux Tuileries 24 février 1848*, le caricaturiste propose de « noue[r] le crucifix à un geste d'approbation populaire comme pour en faire l'ami des pauvres et des ouvriers »⁶⁸.

En 1848, la force subversive de la dérision participe d'une reconfiguration des imaginaires : désormais,

le rire échappe à la censure. Il se déploie au nom d'une liberté qui fait fi des interdits. Attaque contre l'hypocrisie des puissants, dénonciation des rhétoriques mensongères, estocades contre l'égoïsme bourgeois : il s'agit d'aller sous les apparences. De retrouver une signification assimilée à une vérité fondamentale, celle que dissimulent les mises en scène de l'ordre social⁶⁹.

Dans un ensemble « de planches (...) nées de la collaboration avec l'éditeur Lordereau », Bosredon « met en image un désir de justice en représentant un monde ouvrier désormais debout. Corps droit et majestueux pour dénoncer le bourgeois sournois ou le député corrompu »⁷⁰. Les effets politiques du dessin sont le résultat d'une nouvelle manière d'envisager le graphisme : « (...) le geste saisit le mordant d'une situation (...). La justesse

des contours, l'effet du clair-obscur se contentent ici de quelques tailles, habilement creusées »⁷¹.

Bien sûr, « [I]es journées de Juin marquent une rupture dans cette production graphique »⁷² : « découragement » et « amertume »⁷³ saturent les représentations politiques. Toutefois, il est une lithographie qui symbolise à la fois l'espérance de Bosredon et le basculement des possibles démocratiques. Il s'agit de *Ça, c'est pour l'ennemi du dehors ; pour le dedans, voici comme l'on combat loyalement les adversaires...* Elle met en scène « [u]n ouvrier, poitrine découverte [qui] délaisse d'une main son fusil pour déposer, de l'autre, un bulletin de vote dans l'urne du suffrage universel »⁷⁴. L'examen précis de la lithographie, replacée dans son contexte graphique, politique et culturel, laisse entrevoir une prise de position assez ferme de Bosredon. Ainsi, il est clair que le caricaturiste « ne se revendiquait pas dans cette gravure du désarmement des hommes de la Révolution. La violence politique ? Il n'y renonçait pas mais la cantonnait à la protection de la Patrie. Quant au suffrage universel, s'il l'admit au nom d'une sorte de point d'honneur ouvrier (...), ce ne fut pas sans réserve » - notamment celle qui consiste à se méfier des « porte-paroles »⁷⁵. O. Ihl, en dépliant non pas seulement le sens d'une image, mais les conditions de possibilité de sa création et de sa réception, parvient à restituer l'épaisseur politique dans laquelle elle était prise. Cette attention minutieuse aux contextes de production et de circulation des images s'inscrit dans un mouvement plus large qui joint désormais l'histoire et l'histoire de l'art⁷⁶.

Cependant, l'espérance ouverte par 1848 va s'articuler avec de nouveaux instruments technologiques dans le domaine de la reproduction graphique. Le « calotype », en particulier « prolonge un savoir-faire. L'image sur papier s'apparente au rendu de la gravure (...) »⁷⁷ ; il « est l'espace photographique des artistes »⁷⁸. Après 1851, il faut, en outre composer avec « la censure »⁷⁹. L'une de ces œuvres calotypiques, *La Porte cochère*, révèle les stratégies artistiques de Bosredon pour continuer à défendre son propre discours. « chambre noire », « escabeau », « moulage de la Vierge à l'enfant », « balai », « bouteille de vin », « pichet de terre »⁸⁰ forment la composition. Il s'agit de faire naître « une tension mystérieuse » de cet ensemble hétéroclite et de jouer sur les liens entre « [l]a sainteté et le peuple, le ciel et le jardin ouvrier »⁸¹.

Les techniques de reproduction intéressent Bosredon qui « dépose avec son fils adoptif (...), un brevet pour "la fixation des épreuves photographiques par des métaux sur faïence, porcelaine, terre cuite, et, en général, sur tous ustensiles de ménage, de décoration et de luxe" »⁸². L'artiste imagine pouvoir rassembler des représentations de monuments⁸³. L'enjeu est de produire une « libération des images » qui renvoie à « la rédemption de ses propres déboires »⁸⁴. Son « musée des copies », est « l'une des grandes ambitions du XIX^e siècle » - elle été « expérimentée »⁸⁵ notamment par Adolphe Thiers et Charles Blanc.

Les progrès techniques de la reproduction se nouent ici avec l'idée d'une « industrialisation de l'art »⁸⁶. Bien sûr la tension est forte : la « [m]écanisation » semble « désigner la servilité du métier manuel » et l'idée d'une « œuvre » forcément « unique »⁸⁷ continue d'orienter l'idéal artistique. Dans la multiplication des images, un projet politique s'esquisse : « [m]écaniser la copie, c'est (...) permettre la démocratisation des images »⁸⁸. Pourtant, « la duplication des œuvres provoqua un déchaînement d'anathèmes. Comme si l'art se dénaturait. Le fantasme d'une généralisation de la contrefaçon allait, lui aussi s'amplifier »⁸⁹. O. Ihl tisse, autour d'un faux portrait de Bonaparte réalisé par Bosredon, une histoire de la qualification politique des images. Le caricaturiste en privilégiant le « style » plus que le « nom », impose « sa subjectivité par l'empreinte plus que par le signe » ; ce qui compte donc c'est de donner

corps à l'« actualité (...) plus que l'authenticité »⁹⁰. La représentation devient le « reflet mécanisé du réel ». C'est ainsi qu'un « milieu social » peut « parler d'émancipation sociale »⁹¹. Les nouvelles aspirations politiques que la révolution de 1848 a nourries se déploient sur ce fond de foisonnements technologiques : il en a résulté une rupture profonde dans les modalités graphiques dont l'universalité récente pouvait toucher l'univers des dominés. Pourtant, contre cette visée émancipatrice, « [l]a démocratie électorale, en prétendant dominer les formes de représentation politique, a suivi un mouvement parallèle à celui que décrit l'œuvre unique (*unicum*) en monopolisant l'expression de l'art »⁹². Entre les possibles politiques qu'offrait 1848 et la mécanisation des représentations, un même processus politique était à l'œuvre qui faisait de l'émancipation le principe organisateur de la vie civique. Mais la puissance de l'art comme expression de la pure subjectivité et la domination d'une représentation politique par la délégation ont refermé les voies ouvertes. Bosredon s'est trouvé au croisement de ces différentes questions. L'épreuve de 1848 a configuré son attente civique et religieuse (socialiste et chrétienne) en une revendication artistique d'universalité. Les instruments technologiques de reproductions rendaient disponibles la mécanisation des images. Entre le reflet démultiplié du réel et la participation de tous à l'action publique, la révolution de 1848 a autorisé des nouages inédits. Car c'est bien l'approche profonde du réel que défendent les nouveaux artisans des vues industrialisées : « [l']empreinte (...) devient comme une fenêtre sur l'actualité. Partant, elle fait croire à une prise de vue d'après nature. Le spectateur est invité à l'intérieur de cet espace, un lieu que la peinture tînt longtemps fermé »⁹³. Faire surgir le réel, c'est aussi pouvoir « contester l'ordre dominant du visuel »⁹⁴.

Cette histoire au long cours des images, de la représentation politique et de la mécanisation, O. Ihl la saisit à travers l'itinéraire étonnant d'un artisan devenu artiste, pris dans les rets de 1848, avant de retourner à la pénombre des tâcherons de la reproduction. Mais, le souvenir de la révolution persiste, obstiné et têtu, dans toutes ces stratégies graphiques qui viseront à favoriser l'irruption du vrai dans les cénacles artistiques, comme dans les arènes politiques.

3. 1848 ou l'ouverture des possibles politiques

La trame des événements qui scandent la fin de l'hiver et le printemps de 1848 est connue dans les détails. Mouvements populaires, rôle des clubs, importance de la presse, discussions dans les assemblées, dissensions au sein du gouvernement provisoire, le chronotope n'a guère de zones d'ombres. Mais la logique globale des événements reste encore à saisir. Comment rendre compte à la fois des débats entre les protagonistes et des mouvements profonds qui affectent le corps social ? C'est à cette tâche que l'historien du politique S. Hayat s'est attaché, renouvelant ainsi considérablement les cadres d'une histoire des idées politiques trop souvent réduites à l'élaboration de schémas théoriques sans chairs. Son « hypothèse centrale (...) est que le problème principal de la révolution de 1848 (...) réside dans le fait que la République est entendue par les révolutionnaires comme le règne du peuple, mais que la question des manières d'incarner ce règne du peuple est alors irrésolue »⁹⁵. De février à juin 1848, ce sont donc des « mises à l'épreuves » successives des « visions du monde » des « républicains » qui opèrent une décantation du « problème de l'institution du règne du peuple »⁹⁶. Il en résulte, finalement, « deux conceptions antagonistes de la République »⁹⁷. Il y a la République « représentée par l'Assemblée, organisée en novembre par une Constitution et enlevée puis trahie par Louis-Napoléon Bonaparte (...) »⁹⁸. Sa persistance historique nous la

fait percevoir comme « *la République, transformée bien sûr par l'expérience des régimes suivants, mais fondamentalement inchangée dans ce qui constitue le cœur de son édifice : l'élection régulière, par l'«universalité des citoyens» individuels, de gouvernants qui monopolisent au cours de leur mandat le pouvoir de décision, excluant par là leurs électeurs des affaires publiques* »⁹⁹. Toutefois, « *la révolution donne aussi naissance à une autre République, celle qui justifie en juin la prise d'armes, la République comme projet et comme promesse d'émancipation (...)* »¹⁰⁰. Cette dualité est beaucoup plus qu'une reconduction « *des oppositions politiques et sociales qui nous sont familières (...)* »¹⁰¹. Ce qui se joue en 1848, c'est affrontement, terme à terme, entre deux conceptions du pouvoir et de l'ordre social. Les Républiques rivales « *se prétendent toutes deux être les incarnations véritables de la même idée* »¹⁰².

S. Hayat retrace la généalogie de l'idée républicaine depuis 1789. Il montre que la coagulation de 1848 « *agrège des éléments divers, parfois contradictoires, mais qui se croisent dans l'idée d'un règne du peuple, avec toute l'ambiguïté qui entoure mot peuple* »¹⁰³. S'ouvre alors un espace politique inédit dans lequel les préoccupations sociales *et* politiques se trouvent articulées. Il s'agit donc de promouvoir « *l'intégration de tous les hommes dans la communauté des électeurs* », de construire « *l'organisation du travail* », de défendre « *la liberté de la presse* » et de valoriser « *l'association* »¹⁰⁴. Ce dernier point est d'importance, car « *[l']association envisagée est censée s'étendre jusqu'à saisir la société tout entière, aboutissant à la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme et à l'abolition du prolétariat* »¹⁰⁵. S. Hayat insiste sur l'importance de se défaire d'une téléologie qui pose comme préalable l'utopisme de cette proposition. *A contrario*, le politiste plaide pour que les « *croyances* » sur lesquelles la Révolution de 1848 a fait fond soient étudiées en tant que force « *motrice dedans la Révolution* »¹⁰⁶. L'inadvenu est lourd de pratiques politiques originales, d'« *expérience de la liberté* »¹⁰⁷, d'ouverture des possibles. C'est en cela que l'hiver et le printemps 1848 offrent un condensé de coalescence politique inédite.

Février 1848 n'aboutit pas à un « *régime de transition* » mais constitue bien un « *moment d'expérimentation, de mise en œuvre problématique, contradictoire, hésitante de l'idée de liberté construite dans l'opposition révolutionnaire au régime précédent* »¹⁰⁸. C'est d'abord le « *Gouvernement provisoire [qui] se forme et s'impose, créant une autorité révolutionnaire à l'Hôtel de Ville de Paris* »¹⁰⁹. Sa « *composition finale (...)* porte la trace du compromis entre forces révolutionnaires »¹¹⁰. La diaprure révolutionnaire est relativement diverse : « *républicains modérés de la tendance du National (...), ceux plus avancés de La Réforme et les socialistes (...)* »¹¹¹. Le peuple révolutionnaire parisien est celui qui légitime ce Gouvernement provisoire. Les révolutionnaires font savoir aux membres de cette instance qu'ils ne peuvent rien décider sans eux¹¹².

La Garde nationale constitue un autre moyen de manifester l'« *incarnation du peuple en armes* »¹¹³. La question de « *la généralisation de l'uniforme* » va devenir cruciale, puisqu'elle condense deux objectifs : « *faire entrer tous les citoyens dans la Garde nationale et faire disparaître toute manifestation d'inégalité* »¹¹⁴. Toutefois, si « *la Garde nationale parisienne triple ses effectifs par rapport à la monarchie de Juillet* », il n'en reste pas moins que « *plus du tiers des 200 000 ouvriers parisiens adultes que compte la capitale continuent de ne pas être inscrits* »¹¹⁵.

La prise institutionnelle du pouvoir par le peuple se fait plus manifeste au sein de la Commission du Luxembourg, « *créée quelques jours après la révolution, le 28 février (...)* »¹¹⁶. Elle constitue un outil de gouvernement particulièrement audacieux, puisque « *[s]on but affiché est de réfléchir aux moyens de transformer les rapports sociaux, pour permettre la*

disparition de la misère »¹¹⁷. D'une certaine façon, la Commission du Luxembourg instancie les attentes révolutionnaires. Il n'est donc pas étonnant qu'elle soit « inconciliable avec le gouvernement représentatif et avec le libéralisme (...) »¹¹⁸. Sa genèse est liée à la demande impérative du « droit au travail »¹¹⁹. S. Hayat situe parfaitement « (s)a spécificité » : « elle s'insère dans cette zone d'indistinction entre le peuple comme acteur politique et le peuple comme ensemble des travailleurs (...) »¹²⁰. Il ne s'agit pas simplement d'un nouveau type d'institution politique, mais, plus profondément, d'une nouvelle manière d'envisager le périmètre du politique, en y incluant l'impératif populaire dans les décisions.

Enfin, le « mouvement clubiste »¹²¹ s'insinue dans l'espace public pour faire exister la puissance de représentation du peuple.

Ces formes constituées d'arènes politiques « parlent et agissent au nom du peuple » ; il ne s'agit « pas d'exclure les citoyens de la politique mais au contraire de les inclure – en tout cas dans un premier temps »¹²². Il ne s'agit pas simplement du « passage d'une citoyenneté passive à une citoyenneté active (...) » ; l'enjeu est plus large encore, puisque « la citoyenneté connaît (...) une pluralisation de ses domaines d'action »¹²³. Le peuple est en outre désormais chargé d'une composante sociale ce qui permet de redéployer les possibles politiques.

Toutefois, note très justement S. Hayat, l'inclusion de cette République sociale et démocratique n'est pas totale – loin s'en faut : « les étrangers, les femmes, et dans une moindre mesure, les citoyens de province » sont « trois catégories de personnes » absentes des débats, « ni représentées ni invitées à participer »¹²⁴.

Malgré tout, les possibles politiques offerts par la révolution de Février sont nombreux. Et la diversité des institutions, l'inclusion du peuple et les diverses manifestations possibles de l'opinion organisent un foyer d'« interprétations » sur les usages de ces institutions, à partir « du printemps 1848 »¹²⁵. Ainsi, le Gouvernement provisoire est tiraillé entre la possibilité de devenir une « autorité révolutionnaire, exerçant une dictature au nom du peuple parisien » et la délégation aux seuls « électeurs » du « destin du pays »¹²⁶. La Garde nationale peut être « présentée comme le peuple armé, organisé démocratique (...) »¹²⁷ ou bien, elle peut être vue comme « composée de simples citoyens, dont il est impossible de garantir l'obéissance aux ordres de l'État (...) »¹²⁸. La Commission du Luxembourg a été décrite par Marx comme « une “synagogue socialiste” » ; mais elle a aussi été le lieu d'un puissant « investissement » des « ouvriers parisiens »¹²⁹. De même les clubs peuvent être vus comme des foyers actifs de formation politique pour le peuple, mais les « logiques du gouvernement représentatif » visent plutôt à les « réduire (...) à une fonction de discussion (...) »¹³⁰.

La révolution de Février s'est donc dotée d'arènes politiques dont les potentialités d'action sont à la fois ouvertes et discutées. La cristallisation d'un antagonisme entre deux Républiques n'apparaît qu'au cours du printemps 1848. S. Hayat se concentre sur trois dates principales pour saisir cette lente condensation des forces politiques. D'abord le 17 mars 1848 est l'occasion pour les « clubs et [les] corporations de se faire connaître comme porte-parole des représentés auprès du Gouvernement provisoire, induisant un nouveau partage des rôles, étranger aux logiques du gouvernement représentatifs »¹³¹. Ensuite, le 16 avril 1848 constitue le point de bascule dans la solidification du projet républicain bourgeois par la délégation du pouvoir populaire aux instances de représentations. Les ouvriers se sont affrontés (en vain) à la Garde nationale. Et « l'échec de la manifestation du 16 avril débouche sur la résurgence d'un modèle inspiré du gouvernement représentatif »¹³². Le 15 mai scelle « le triomphe de l'élection »¹³³. L'impossibilité pour les manifestants de faire entendre leurs voix à l'Assemblée et même d'en perturber réellement le fonctionnement signale la fin du projet de République inclusive. Seule la délégation par des représentants et le scrutin émergent comme

des dispositifs politiques admis : « [l]e peuple étant radicalement exclu des affaires publiques, toute volonté de forcer son inclusion se heurte à une Assemblée dont la légitimité est à ce point totale qu'elle peut justifier jusqu'au massacre »¹³⁴.

Juin 1848 va porter à incandescence cette opposition entre les « deux Républiques »¹³⁵. Le projet de « République démocratique et sociale » est porté par « [l]es insurgés » ; alors que la « République honnête et modérée » est soutenue par les « représentants du peuple, militaires et officiers de la garde mobile, et d'autres citoyens »¹³⁶.

L'ouvrage de S. Hayat rappelle l'importance de ces utopies non advenues : l'expérience politique qu'elles génèrent n'est pas uniquement nimbée d'amertume ; elle forge aussi des possibles qui restent à explorer. Tout l'intérêt du livre réside dans cette lecture minutieuse de la décantation très progressive d'une opposition entre deux projets républicains. Les ambiguïtés nées en Février ont laissé à penser qu'une issue émancipatrice était possible. Mais, à partir du 16 avril 1848, les logiques favorables à la modalité représentative de la République s'imposent. La République démocratique et sociale n'a pu exister qu'un instant, dans le flou d'institutions encore plurielles.

Les trois ouvrages de D. Oehler, O. Ihl et S. Hayat ont en commun d'aborder la Révolution de 1848 non comme un pur échec de l'histoire des émancipations, mais comme une potentialité encore disponible. Si la littérature post-1848 s'est évertuée à refouler l'évènement, c'est bien parce que les idéaux ouvriers avaient fait effraction dans le réel. De même, la multiplication industrielle des images – offertes au plus grand nombre – introduisaient de nouvelles formes de représentation. Enfin, la République sociale et démocratique de Février n'a été congédiée qu'au prix d'une lutte de la bourgeoisie pour imposer la délégation comme mode d'action politique. Mais le bouillonnement des idées et des stratégies émancipatrices n'a pas disparu après Juin. Parce que la révolution de 1848 était en phase avec les transformations techniques et culturelles de l'époque, elle a profondément marqué les représentations. Enfin, le fait même qu'elle ait constitué une expérience politique – certes brève – l'inscrit *de facto* dans les preuves manifestes de la plausibilité d'un projet émancipateur.

1. Je remercie Johann Petitjean pour ses remarques et commentaires sur la version antérieure de ce texte.

2. Maurizio Gribaudi, Michèle Riot-Sarcey, *1848 la révolution oubliée*, Paris, La Découverte, 2009, p. 267.

3. *Ibid.*, p. 268.

4. Maurice Agulhon, *1848 ou l'apprentissage de la République. 1848-1852*, Paris, Le Seuil, 1973.

5. Maurice Agulhon, *Les Quarante-huitards*, Paris, Gallimard, 1975.

6. Michèle Riot-Sarcey, Maurizio Gribaudi, *1848, la révolution oubliée*, Paris, La Découverte, 2009, Michèle Riot-Sarcey, *Le procès de la liberté. Une histoire souterraine du XIX^e siècle en France*, Paris, La Découverte, 2016, Michèle Riot-Sarcey, *Le réel de l'utopie. Essai sur le politique au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1998.

7. Jean-Claude Caron, *Le printemps des peuples. Une anthologie*, Paris, Garnier, Le Monde, 2013.

8. Sylvie Aprile, Raymond Huard, Pierre Lévêque, Jean-Yves Mollier, *La révolution de 1848 en France et en Europe*, Paris, Éditions sociales, 1998.

9. Pierre Rosanvallon, *Le peuple introuvable. Histoire de la représentation démocratique en France*, Paris, Gallimard, 1998.

10. Lise Dumasy (textes réunis par), *La querelle du roman-feuilleton. Littérature, presse et politique, un débat précurseur (1836-1848)*, Grenoble, ellug, 1999, Sébastien Hallade, « Aux frontières de la littérature et de la politique : les feuilletonistes Alexandre Dumas, Paul Féval et Eugène Sue sous la Deuxième République, des écrivains transgressifs ? », *Sociétés et représentations*, n° 39, 2014, p. 15-32.

11. Corinne Saminadayar-Perrin, Hélène Lillot (sous la dir.), *1848, une révolution du discours*, Saint-Étienne, Éditions des Cahiers intempestifs, 2001.

12. Dolf Oehler, *Juin 1848 Le spleen contre l'oubli. Baudelaire, Flaubert, Heine, Herzen, Marx*, Paris, La Fabrique, 2017, p. 13.

13. *Ibid.*

14. *Ibid.*, p. 18.

-
15. *Ibid.*, p. 19.
 16. *Ibid.*, p. 20.
 17. *Ibid.*, p. 23.
 18. *Ibid.*, p. 29.
 19. *Ibid.*, p. 32.
 20. *Ibid.*, p. 48.
 21. *Ibid.*, p. 74.
 22. *Ibid.*
 23. *Ibid.*, p. 78.
 24. *Ibid.*, p. 79.
 25. *Ibid.*, p. 90.
 26. *Ibid.*
 27. *Ibid.*
 28. *Ibid.*, p. 97.
 29. *Ibid.*, p. 99.
 30. *Ibid.*, p. 103.
 31. *Ibid.*, p. 104.
 32. *Ibid.*, p. 105.
 33. *Ibid.*, p. 123.
 34. *Ibid.*, p. 141.
 35. *Ibid.*, p. 142.
 36. *Ibid.*, p. 149.
 37. *Ibid.*, p. 203.
 38. *Ibid.*
 39. *Ibid.*
 40. *Ibid.*, p. 210-211.
 41. *Ibid.*, p. 214.
 42. *Ibid.*, p. 219.
 43. *Ibid.*, p. 220.
 44. *Ibid.*, p. 222.
 45. *Ibid.*, p. 252.
 46. *Ibid.*, p. 253
 47. *Ibid.*, p. 254.
 48. *Ibid.*, p. 258.
 49. *Ibid.* p. 271.
 50. *Ibid.*, p. 272.
 51. *Ibid.*, p. 286.
 52. *Ibid.*
 53. *Ibid.*, p. 151-183, p. 185-202 et p. 307-333.
 54. Olivier Ihl, *La barricade renversée. Histoire d'une photographie, Paris 1848*, Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant, 2016, Olivier Ihl, *Une histoire de la représentation. Louis Marie Bosredon et le Paris de 1848*, Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant, 2016, Olivier Ihl, *Le premier portrait photographique, Paris 1837*, Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant, 2018.
 55. Olivier Ihl, *Une histoire de la représentation. Louis Marie Bosredon et le Paris de 1848*, Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant, 2016, p. 24.
 56. *Ibid.*, p. 43.
 57. *Ibid.*, p. 44.
 58. *Ibid.*, p. 35.
 59. *Ibid.*, p. 37.
 60. *Ibid.*, p. 40.
 61. *Ibid.*, p. 41.
 62. *Ibid.*, p. 44.
 63. *Ibid.*, p. 46.
 64. *Ibid.*, p. 48.
 65. *Ibid.*, p. 66.
 66. *Ibid.*
 67. *Ibid.*, p. 74.
 68. *Ibid.*
 69. *Ibid.*, p. 84.

-
70. *Ibid.*, p. 87.
71. *Ibid.*, p. 94.
72. *Ibid.*, p. 95.
73. *Ibid.*
74. *Ibid.*, p. 114.
75. *Ibid.*, p. 156.
76. Voir par exemple Jean-Philippe Chimot, « Le “Peuple” chez Delacroix et Daumier », *Sociétés & Représentations*, n°8, 2001, p. 145-162. Les *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* ont récemment consacré deux numéros à cette articulation entre images et politique : Guillaume Doizy, Pascal Dupuy (sous la dir.), « Chargez ! La caricature contre l'homme d'État », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 131, 2016, Franck Noulin, Jean-François Wagniar (sous la dir.), « Images en lutte », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 139, 2018.
77. Olivier Ihl, *Une histoire de la représentation... op cit.*, p. 158.
78. *Ibid.*, p. 159.
79. *Ibid.*, p. 160.
80. *Ibid.*, p. 161.
81. *Ibid.*, p. 165.
82. *Ibid.*, p. 171.
83. *Ibid.*, p. 179-180.
84. *Ibid.*, p. 181.
85. *Ibid.*, p. 184.
86. *Ibid.*, p. 193.
87. *Ibid.*, p. 194.
88. *Ibid.*, p. 199.
89. *Ibid.*, p. 202.
90. *Ibid.*, p. 265.
91. *Ibid.*, p. 266.
92. *Ibid.*, p. 315.
93. *Ibid.*, p. 374.
94. *Ibid.*, p. 405.
95. Samuel Hayat, *Quand la République était révolutionnaire. Citoyenneté et représentation en 1848*, Paris, Le Seuil, 2014, p. 21.
96. *Ibid.*
97. *Ibid.*
98. *Ibid.*, p. 22.
99. *Ibid.*
100. *Ibid.*
101. *Ibid.*
102. *Ibid.*, p. 23.
103. *Ibid.*, p. 68.
104. *Ibid.*
105. *Ibid.*, p. 68-69.
106. *Ibid.*, p. 69.
107. *Ibid.*
108. *Ibid.*, p. 74.
109. *Ibid.*
110. *Ibid.*, p. 75.
111. *Ibid.*, p. 76.
112. *Ibid.*, p. 82.
113. *Ibid.*, p. 83.
114. *Ibid.*, p. 86.
115. *Ibid.*, p. 88.
116. *Ibid.*, p. 89.
117. *Ibid.*
118. *Ibid.*
119. *Ibid.*, p. 90.
120. *Ibid.*, p. 96.
121. *Ibid.*
122. *Ibid.*, p. 106.

123. *Ibid.*, p. 107.

124. *Ibid.*, p. 109. Sur ces trois catégories d'acteur·trices, voir : Delphine Diaz, « Exil, citoyenneté et république. Les étrangers dans le Paris de 1848 vus par Louis Garnier-Pagès », *Parlement[s]. Revue d'histoire politique*, n° 22, 2014, p. 75-82, Michèle Riot-Sarcey, « Émancipation des femmes, 1848 », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, n° 7, 1992, p. 194-200 ; Jean-Luc Mayaud (sous la dir.), « 1848 en provinces », *Cahiers d'histoire*, vol. 43, n°2, 1998.

125. *Ibid.*, p. 120.

126. *Ibid.*, p. 130.

127. *Ibid.*, p. 140.

128. *Ibid.* p.141.

129. *Ibid.*, p. 154.

130. *Ibid.*, p. 165.

131. *Ibid.*, p. 210.

132. *Ibid.*, p. 246.

133. *Ibid.*, p. 249.

134. *Ibid.*, p. 288.

135. *Ibid.*, p. 289.

136. *Ibid.*, p. 333.